

TICONTRE

TEORIA TESTO TRADUZIONE

12

20
19

T
B

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO 12 - 2019

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

Comitato direttivo

PIETRO TARAVACCI (Direttore responsabile),
MARTINA BERTOLDI, ANDREA BINELLI, CLAUDIA CROCCO,
MATTEO FADINI, ADALGISA MINGATI, CARLO TIRINANZI DE MEDICI.

Comitato scientifico

SIMONE ALBONICO (*Lausanne*), GIANCARLO ALFANO (*Napoli Federico II*), FEDERICO BERTONI (*Bologna*), CORRADO BOLOGNA (*Roma Tre*), FABRIZIO CAMBI (*Istituto Italiano di Studi Germanici*), FRANCESCO PAOLO DE CRISTOFARO (*Napoli Federico II*), FEDERICO FALOPPA (*Reading*), FRANCESCA DI BLASIO (*Trento*), ALESSANDRA DI RICCO (*Trento*), CLAUDIO GIUNTA (*Trento*), DECLAN KIBERD (*University of Notre Dame*), ARMANDO LÓPEZ CASTRO (*León*), FRANCESCA LORANDINI (*Ferrara*), ROBERTO LUDOVICO (*University of Massachusetts Amherst*), OLIVIER MAILLART (*Paris Ouest Nanterre La Défense*), CATERINA MORDEGLIA (*Trento*), SIRI NERGAARD (*Bologna*), THOMAS PAVEL (*Chicago*), GIORGIO PINOTTI (*Milano*), ANTONIO PRETE (*Siena*), MASSIMO RIVA (*Brown University*), MASSIMO RIZZANTE (*Trento*), ANDREA SEVERI (*Bologna*), JEAN-CHARLES VEGLIANTE (*Paris III – Sorbonne Nouvelle*), FRANCESCO ZAMBON (*Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*).

Redazione

FEDERICA C. ABRAMO (*Trento*), VALENTINO BALDI (*Siena Stranieri*), DARIA BIAGI (*Roma Sapienza*), MARTINA BERTOLDI (*Trento*), ANDREA BINELLI (*Trento*), SIMONA CARRETTA (*Trento*), PAOLA CATTANI (*Roma Sapienza*), VITTORIO CELOTTO (*Napoli Federico II*), ANTONIO COIRO (*Pisa*), PAOLO COLOMBO (*Trento*), ALESSIO COLLURA (*Palermo*), ANDREA COMBONI (*Trento*), CLAUDIA CROCCO (*Trento*), MATTEO FADINI (*Trento*), GIORGIA FALCERI (*Trento*), ALESSANDRO FAMBRINI (*Pisa*), FULVIO FERRARI (*Trento*), SABRINA FRANCESCONI (*Trento*), FILIPPO GOBBO (*Pisa*), CARLA GUBERT (*Trento*), FABRIZIO IMPELLIZZERI (*Catania*), ALICE LODA (*UT Sydney*), DANIELA MARIANI (*Trento*), ISABELLA MATTAZZI (*Ferrara*), ADALGISA MINGATI (*Trento*), GIACOMO MORBIATO (*Padova*), VALERIO NARDONI (*Modena – Reggio Emilia*), FRANCO PIERNO (*Toronto*), CHIARA POLLI (*Trento*), STEFANO PRADEL (*Trento*), NICOLÒ RUBBI (*Trento*), CAMILLA RUSSO (*Trento*), FEDERICO SAVIOTTI (*Pavia*), GABRIELE SORICE (*Trento*), DOMINIC STEWART (*Trento*), PAOLO TAMASSIA (*Trento*), PIETRO TARAVACCI (*Trento*), CARLO TIRINANZI DE MEDICI (*Trento*), MARCO VILLA (*Siena*), ALESSANDRA E. VISINONI (*Bergamo*).

I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

ERRORE CREATORE. LA NOTION D'ERREUR DANS LA THÉORIE, LA PRATIQUE ET LA DIDACTIQUE DE LA TRADUCTION

GIUSEPPE SOFO – *Università Ca' Foscari (Venezia)*

Cet article est une étude d'une notion omniprésente dans le contexte de la théorie, de la pratique et de l'enseignement de la traduction, la notion d'erreur. À travers une analyse des différentes significations de la notion d'erreur dans le contexte de la traduction, et des différents rôles que les erreurs ont joués dans l'histoire des langues, l'article vise à offrir une perception différente de cette notion, contribuant à en faire un outil théorique et pédagogique important dans le domaine de la traduction.

This article is a study of an omnipresent notion in the context of translation theory, practice and teaching, namely the notion of error. Through an analysis of the different meanings of the concept of error in the context of translation, and the different roles that errors have played in the history of languages, the article aims to offer a different perception of this notion, contributing to making of it an important theoretical and pedagogical tool in the field of translation.

Cet article est une étude d'une notion omniprésente dans le contexte de la théorie, de la pratique et de la didactique de la traduction, c'est-à-dire la notion d'erreur. Comme l'écrit Daniel Gouadec : « Il n'est nulle pratique de la traduction, nul enseignement de la traduction, nulle recherche fondamentale ou appliquée portant sur la traduction qui ne renvoie, *implicitement* ou *explicitement*, à la notion d'erreur ».¹ C'est pour cette raison qu'il faut comprendre comment a été utilisé ce concept dans le contexte de la traduction et la possibilité de transformer la perception négative de l'erreur, pour pouvoir l'utiliser comme un outil théorique et pédagogique important.

I QU'EST-CE QUE L'ERREUR ?

Pour analyser au mieux la notion d'erreur en traduction, je partirai d'une compréhension de nombreuses significations de ce terme en français. La première définition qu'en donne le *Trésor de la langue française* est : « action d'errer çà et là ; parcours sinueux et imprévisible ».² Cette définition semble donc désigner un parcours qui s'écarte de la norme, « imprévisible » et « sinueux », mais pas forcément pire que son parcours alternatif. Deux des exemples donnés par le dictionnaire nous poussent dans la direction d'une notion d'erreur qui va encore plus loin, le « *inextricabilis error* »³ dont parle Virgile dans l'*Énéide* à propos du labyrinthe de Cnossos, et les erreurs d'Ulysse : « les pérégrinations du héros grec sur le chemin du retour vers Ithaque retracées dans l'*Odyssee* ».⁴

L'erreur est effectivement surtout un voyage dans l'histoire de la langue française. En ancien français, le *Lexique* de Frédéric Godefroy nous dit tout simplement qu'une *erreur*

1 DANIEL GOUADEC, *Comprendre, évaluer, prévenir : Pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction*, in « TTR : Traduction, terminologie, rédaction », 11/2 (1989), pp. 35-54, p. 35.

2 PAUL IMBS et BERNARD QUEMADA (éd.), *Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, 16 t., Paris, Éditions du CNRS, 1971-1994, t. VIII, p. 95.

3 Aen VI, v. 27.

4 IMBS et QUEMADA, *Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, cit., t. VIII, p. 95.

est un « voyage », et *erreüre* : « action d'aller, de marcher, le temps d'aller, marche, chemin, voyage » et pour *errier* : « voyageur », ⁵ alors que le *Dictionnaire* de Grandsaignes d'Hauterive nous indique pour *errer* : « voyager ; cheminer » et pour *errëor*, *ere* : « voyageur » et « vagabond ». ⁶ Dans le *Dictionnaire du moyen français*, on lit « voyager », « aller ça et là » et « agir, se conduire » dans les trois premières définitions d'*errier* et « course, détour » ⁷ dans la première définition d'*erreur*, et en français classique, l'*erreur* était une « randonnée, vaste voyage comportant des aventures (sens courant au XVIe siècle, qui vieillit au milieu du XVIIe siècle) », ⁸ et une « course errante, au propre » ou bien « au figuré » : « vagabondage de l'imagination, égarement de l'esprit, illusion, méprise, vision ». ⁹

Non seulement un voyage, mais aussi une façon de voyager, une « manière d'avancer, de marcher » comme nous pouvons le lire dans la définition du substantif *erre* dans *Le Grand Robert de la langue française*, ¹⁰ et le verbe 'errer' existe encore aujourd'hui dans cette acception, dans la langue française et dans d'autres langues. Pour Littré, la première définition de ce verbe est : « aller de côté et d'autre, à l'aventure », ¹¹ une image encore plus captivante qui nous parle non seulement d'un voyage, mais d'une vraie aventure, ce qui nous rapproche de la pratique de la traduction qui est toujours un voyage et qui se révèle très souvent une aventure, comme en témoigne métaphoriquement le lexique de la traductologie qui utilise aussi les termes « texte de départ » et « texte d'arrivée », ¹² pour identifier le texte source et le texte cible. Comme dans tout voyage, les mots, comme les êtres humains, ne peuvent pas rester les mêmes, mais la possibilité de se découvrir différents à l'arrivée peut bien être un avantage, et constitue exactement ce que l'on peut gagner plutôt que perdre en traduisant. Et comme dans tout voyage, il n'est jamais possible de prévoir la route qui nous attend, et c'est parfois la possibilité de « dérouter », de prendre une route alternative qui nous offre les meilleures solutions.

Littré nous parle encore d'une aventure, quand il donne comme synonyme pour *errer* le verbe « vaguer », avec cette explication : « ERRER, VAGUER. Vaguer, c'est être vagabond, c'est-à-dire n'avoir pas de demeure fixe, ou sortir de l'ordre fixé. Errer, c'est porter ses pas à l'aventure ». ¹³ Être vagabond, comme sont vagabonds les mots, qui n'ont pas de demeure fixe, qui se déplacent d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, à travers la traduction, et qui, grâce à elle, nous donnent aussi l'opportunité de voyager, d'errer,

- 5 FRÉDÉRIC GODEFROY, *Lexique de l'ancien français*, Paris-Leipzig, Welter, 1901, p. 188.
 6 ROBERT GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE, *Dictionnaire d'ancien français : Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Larousse, 1947, p. 231.
 7 ALGIRDAS JULIEN GREIMAS et TÈRESA MARIA KEANE, *Dictionnaire du moyen français : La Renaissance*, Paris, Larousse, 1992, p. 244.
 8 JEAN DUBOIS et RENÉ LAGANE, *Dictionnaire de la langue française classique*, Paris, Librairie Belin, 1960, p. 200.
 9 GASTON CAYROU, *Le français classique : Lexique de la langue du XVIIe siècle*, Paris, Didier, 1948, p. 349.
 10 PAUL ROBERT, *Le Grand Robert de la langue française : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 9 t., 2^e édition entièrement revue et enrichie par Alain Rey, Paris, Le Robert, 1992, t. IV, p. 103.
 11 ÉMILE LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, 7 t., Paris, Gallimard-Hachette, 1958-1959, t. III, p. 1001.
 12 JEAN DELISLE, HANNELORE LEE-JAHNKE et MONIQUE C. CORMIER (éd.), *Terminologie de la traduction*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1999, p. 81.
 13 LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, cit., t. III, p. 1001.

et de « sortir de l'ordre fixé » pour trouver un nouvel ordre. Si j'insiste sur ces significations du terme 'erreur', c'est parce que le mot dérive du latin '*error, erroris*', proprement « action d'errer ça et là » et seulement ensuite, « par figure "incertitude, ignorance", d'où "méprise", "illusion", "faute" et, en latin chrétien, "hérésie" », ¹⁴ bien que le premier sens soit aujourd'hui largement ignoré, au point qu'il figure comme seule définition d'*erreur* dans le *Dictionnaire des sens cachés* de Duchesne et Leguay.¹⁵

Pour en venir à l'acception du terme à laquelle nous sommes plus habitués, nous retrouvons dans la deuxième définition du *Trésor* : « s'écarter, s'éloigner de la vérité [...]; action, fait de se tromper, de tenir pour vrai ce qui est faux et inversement [...]; état de celui qui se trompe [...]; faute commise en se trompant », et encore : « assertion fausse, opinion qui s'écarte de la vérité généralement admise » et « chose fausse, erronée ». ¹⁶ Pour le Littré, la définition « se tromper, avoir une opinion fausse » n'est que la troisième, après « s'égarer, flotter ça et là », ¹⁷ alors que dans le *Dictionnaire du moyen français*, la définition « se tromper » ¹⁸ n'arrive qu'en quatrième place.

L'erreur passe du sens de voyage physique à celui d'éloignement, d'écart par rapport à la vérité. Pour comprendre ce qu'est l'erreur, il faut alors se demander aussi ce qu'est la vérité ; il serait autrement impossible de comprendre l'écart qu'il peut y avoir par rapport à elle. Il n'est pas nécessaire d'aller très loin dans la discussion philosophique du concept de vérité, pour comprendre qu'il est de plus en plus difficile de parler d'une vérité unique, et que « si les notions de vrai/faux sont à manier avec une singulière prudence, celle d'erreur est à relativiser en conséquence ». ¹⁹ C'est bien ici que se pose le grand problème de l'erreur en traduction. A-t-on fait une erreur en s'éloignant de la vérité ? Si tel est le cas, c'est certainement parce qu'on n'a pas compris cette vérité ni quelle était la vérité exprimée par l'auteur. Et si « le dysfonctionnement est souvent ce qui est le plus révélateur d'un système, ce qui permet d'en comprendre la vérité », ²⁰ comme l'écrit Reuter, ou s'il n'y a « pas de vérité sans erreur rectifiée », ²¹ comme l'écrit Bachelard, il devient évident que l'erreur acquiert aussi un rôle essentiel dans la construction de son contraire.

De plus, si on parle d'erreur en traduction, on ne peut pas éviter de considérer le rôle que l'erreur a joué dans la construction et l'évolution des langues. Concetto Del Popolo nous dit que « pour la linguistique, l'erreur est l'une des causes principales du changement d'une langue », ²² et en lisant sa définition de « *erreur linguistique* », on pourra mieux comprendre que ce qui semble une erreur peut s'affirmer en tant que norme dans le futur :

14 ALAN REY (éd.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010, p. 769.

15 ALAIN DUCHESNE ET THIERRY LEGUAY, *Dictionnaire des sens cachés : La surprise*, Paris, Larousse, 1999, p. 109.

16 IMBS ET QUEMADA, *Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, cit., t. VIII, pp. 95-96.

17 LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, cit., t. III, p. 1001.

18 GREIMAS ET KEANE, *Dictionnaire du moyen français : La Renaissance*, cit., p. 244.

19 YVES REUTER, *Pour une autre pratique de l'erreur*, in « Pratiques », XLIV (1984), pp. 117-126, p. 119.

20 *Ibidem*.

21 GASTON BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique : Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2004, p. 239.

22 CONCETTO DEL POPOLO, *Errore linguistico*, in *Dizionario di linguistica e di filologia, metrica, retorica*, sous la dir. de GIAN LUIGI BECCARIA, Torino, Einaudi, 2004, pp. 293-297, p. 293.

Il n'est pas toujours facile de distinguer l'erreur linguistique de l'innovation destinée à s'imposer dans une phase successive de l'histoire linguistique. Il suffit de penser au passage du latin aux langues romanes, quand l'apparition de phénomènes de substrat et l'affirmation de poussées novatrices et centrifuges, d'habitudes locales différentes de la « grammaire », fut si forte qu'elle donna lieu à la naissance graduelle de nouvelles langues, destinées au cours des siècles à atteindre une légitimation culturelle et une norme grammaticale. La chute des consonnes finales, la perte des cas, la perte de la quantité vocalique, l'utilisation d'un lexique nouveau ou resémantisé, constituaient certainement une série d'erreurs, si l'on en juge par le canon du latin. Pourtant, ces erreurs étaient destinées à produire des résultats importants.²³

L'histoire de toute langue, comme ce passage nous le confirme, est une histoire de déviation de la norme, d'erreurs qui amènent à de nouvelles langues pour représenter de nouvelles réalités. Il ne faut donc pas considérer l'erreur comme limitée au processus de la traduction, mais comme partie inhérente et nécessaire à la langue elle-même. Del Popolo fait référence à l'*Appendix Probi*, un texte qui se présente sous la forme d'une liste de 220 oppositions²⁴ entre « deux variétés diglottiques du latin tardif » : d'un côté, « la variété haute, proche du latin standard et archaïsant » et de l'autre, la variété « basse qui pré-luderait au vulgaire préroman ». ²⁵ Comme l'écrit Villa : « le grammairien construit un *antibarbarus*, plaçant dans un schéma à deux colonnes les lemmes qu'il entend mettre en opposition, marqués par la forme de sa désapprobation : “non” ». ²⁶ Les interprétations du texte se sont multipliées au cours des siècles. Mancini refuse l'interprétation « reçue » qui voit dans l'*Appendix Probi* une liste écrite par un maître d'école pour corriger les prononciations de ses élèves, et suggère une interprétation différente :

Mon opinion est que [...] nous sommes confrontés à une liste de prescriptions dérivées à leur tour d'une compilation de matériaux antérieurs ou contemporains au V^e siècle après JC. Ces documents proviennent dans certains cas de sources connues, dans d'autres cas de sources qui se reflètent dans les nombreux traités orthographiques et dans les *regulae* qui ont marqué l'émergence progressive de nouveaux usages linguistiques et de nouvelles *scriptae* dans la latinité tardive. À travers ces *scriptae*, toujours considérées comme faisant partie intégrante du répertoire des latinophones et des latinographes, commençaient à filtrer des formes et des phénomènes linguistiques excentriques par rapport au modèle du latin 'néo-standard'. Notre grammairien compile probablement ce répertoire *ad usum paedagogicum*.²⁷

²³ *Ibidem*, p. 294.

²⁴ Comme Mancini le remarque, des 227 termes présents dans la liste, « cinq sont des répétitions et deux sont des lemmes altérés. » (MARCO MANCINI, « *Appendix Probi* » : *Correzioni ortografiche o linguistiche ?*, in *L'« Appendix Probi » : Nuove ricerche*, sous la dir. de FRANCESCO LO MONACO et PIERA MOLINELLI, Firenze, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2007, pp. 65-94. P. 67).

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ CLAUDIA VILLA, *Introduzione*, in *L'« Appendix Probi » : Nuove ricerche*, sous la dir. de FRANCESCO LO MONACO et PIERA MOLINELLI, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2007, pp. IX-XII, p. X. Comme l'indique Asperti, ce « non » est remplacé par la forme abrégée « ñ » (STEFANO ASPERTI, *Il testo dell'« Appendix Probi III »*, in *L'« Appendix Probi » : Nuove ricerche*, sous la dir. de FRANCESCO LO MONACO et PIERA MOLINELLI, Firenze, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2007, pp. 41-63, p. 47).

²⁷ MANCINI, « *Appendix Probi* » : *Correzioni ortografiche o linguistiche ?*, cit., p. 94.

Quelles que furent les intentions ou les sources de l'auteur, on est de toute façon confronté à un texte qui nous montre que ce qui était considéré comme une erreur pourrait ne pas tarder à s'imposer comme la forme dominante. Si on a là un très bon exemple d'utilisation de l'erreur « *ad usum paedagogicum* », on a aussi une démonstration du fait que l'erreur peut s'imposer au-delà de toute correction et que, comme l'écrit Del Popolo, « combattre une erreur, comme le fait l'anonyme maître de l'*Appendix Probi*, peut donc signifier aller à l'encontre des tendances victorieuses de l'histoire ».²⁸ L'erreur n'est donc pas simplement une faute à extirper, et n'est pas exclusivement un produit du processus de traduction, mais elle est aussi sous-jacente dans la langue, en tant que possibilité de transformation, d'innovation et de réponse créative à de nouveaux besoins, ce qui peut probablement aider à expliquer pourquoi cette notion a été au cœur du discours sur la traduction.

2 L'ERREUR ET LA THÉORIE DE LA TRADUCTION

Les traductologues déplorent souvent (et à raison) l'existence d'une distance entre la théorie et la pratique de la traduction. Pourtant, s'il y a un espace épistémologique où les deux champs se rencontrent, c'est bien l'erreur. En effet, celle-ci offre la possibilité de transformer les mauvais exemples de traduction pratique en des instruments pour construire une nouvelle approche théorique qui vise à éviter ces erreurs.

Il suffit peut-être de lire deux des tous premiers textes que l'on considère comme précurseurs du champ de recherche à venir, rédigés par Saint-Jérôme et Leonardo Bruni, pour voir que l'erreur a non seulement été au centre de la théorie de la traduction dès ses débuts, mais qu'elle est aussi au moins en partie responsable de la naissance de la réflexion critique sur la traduction. Saint-Jérôme écrit son *Epistula ad Pammachium de optimo genere interpretandi* pour se défendre de l'attaque subie à cause des erreurs qu'on lui imputait dans une traduction. Pour se défendre, Saint-Jérôme écrit :

Jusqu'ici j'ai répondu aux accusations de mon adversaire comme si effectivement j'étais coupable d'avoir changé quelque chose dans la lettre de Saint-Epiphane ; je me suis contenté de faire voir que, si l'on trouve quelque faute [*errorem*] dans ma traduction, il n'y a rien du moins dont on puisse me faire un crime ; mais comme il est aisé de voir par la seule lecture de cette lettre que je n'en ai point changé le sens et que je n'y ai rien ajouté ni rien supprimé, mes accusateurs, qui se piquent si fort d'habileté et de bon goût, font bien voir qu'ils n'y entendent rien, et leur censure ne sert qu'à découvrir leur ignorance.²⁹

En s'appuyant sur les choix d'autres traducteurs illustres qui l'ont précédé, de Cicéron à Térence, Plaute et Cécilius, mais aussi à la Bible des Septante, le protecteur des traducteurs dit avoir été dans cette traduction « instruit [...] par l'exemple de ces grands hommes, et imbu dès lors, comme je le suis encore aujourd'hui, des maximes qu'ils nous

²⁸ DEL POPOLO, *Errore linguistico*, cit., p. 295.

²⁹ SAINT JÉRÔME, *Epistula LVII : Ad Pammachium de optimo genere interpretandi*, in *Œuvres de Saint Jérôme*, sous la dir. de MARTIN LOUIS-AIMÉ, trad. par BENOÎT MATOUGUES, Paris, Auguste Desrez, 1838, pp. 131-140, p. 133.

ont enseignées et dont je ne prévoyais pas que vous dussiez un jour me faire un crime ».³⁰ Et vers la fin de cette lettre, il répond à l'attaque par une contre-attaque : « comme il est de la condition de l'homme d'être sujet à se tromper, et du devoir d'un homme sage d'avouer sa faute quand il s'est mécompté [*errasse humanum est, et confiteri errorem prudentis*], ô vous, qui que vous soyez, qui me censurez avec tant de rigueur, faites-moi la grâce, je vous prie, de corriger ma traduction, et d'expliquer vous-même mot à mot les paroles que je viens de citer ».³¹ Si dans ce cas, un des tout premiers textes théoriques sur la traduction nait directement de l'exigence personnelle de répondre à l'accusation d'avoir commis des erreurs, dans le cas d'un autre texte à l'aube du discours sur la traduction, le *De interpretatione recta* de Leonardo Bruni, la raison est encore une fois l'erreur, mais du point de vue de l'accusateur.

Le texte s'ouvre en effet avec une réponse aux critiques que Bruni avait reçues après avoir commenté de façon très négative une traduction de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote dans la préface à sa nouvelle version de la même œuvre :

J'ai joint à ma traduction du grec en latin de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, une préface où je dissertais sur les nombreuses erreurs de l'ancien traducteur, que je critiquai. J'ai ouï-dire que certains jugent ces critiques trop sévères. Bien qu'ils reconnaissent qu'il y a des erreurs en cette traduction, le traducteur n'a selon eux rien fait d'autre que d'exposer de bonne foi ce qu'il avait compris et, pour cela, il mérite des louanges plutôt que des reproches. Ils ajoutent, en outre, que c'est la règle des esprits mesurés que de ne point dévoiler toutes les erreurs d'autrui, et qu'il vaut mieux châtier par les actes au lieu que par les paroles.³²

On est évidemment avec Bruni dans la position contraire par rapport à celle de Saint-Jérôme, mais dans les deux cas, l'erreur a bien été le ressort qui a déclenché le besoin de produire un discours théorique à propos de la traduction. D'une part pour démontrer que les erreurs (s'il y en a) sont inévitables, et pour justifier ses choix, et d'autre part, après avoir examiné les « mille [...] erreurs »³³ d'un traducteur, pour proposer des choix plus corrects qui auraient donné lieu à une meilleure traduction. Plusieurs siècles après, on pourrait encore classer la plupart de la production critique sur la traduction dans l'une ou l'autre de ces deux approches.

André Lefevère, dans son article *Mother Courage's Cucumbers*, décrit ironiquement ce qu'il considère comme une contribution typique par un chercheur en traductologie, et après avoir fait une liste de certaines des erreurs les plus évidentes dans les traductions anglaises de *Mutter Courage und ihre Kinder* de Brecht, il précise :

Je n'ai cependant aucune intention d'écrire un article traditionnel du type « Brecht in English », qui poursuivrait cette stratégie jusqu'au bout. Une telle stratégie conduirait inévitablement à deux conclusions stéréotypées : soit l'auteur décide que le rire ne peut pas continuer à masquer les larmes indéfiniment, et il

30 *Ibidem*, p. 134.

31 *Ibidem*, p. 139.

32 LEONARDO BRUNI, *De interpretatione recta*, trad. par CHARLES LE BLANC, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2008, p. 25.

33 *Ibidem*, p. 109.

recule d'horreur devant tant de fausses représentations, soit il maudit toutes les traductions et les traducteurs, et il préconise de lire la littérature uniquement dans sa version originale, comme si cela était possible. Ou bien il se félicite (après tout, il a été capable de repérer les erreurs), regrette que même les bons traducteurs se fassent souvent surprendre en train de dormir, et suggère que « nous » devons former « toujours mieux » les traducteurs si nous voulons des traductions « toujours meilleures ». Et voilà la fin. Ou plutôt un début, car les traductions peuvent être utilisées de façon beaucoup plus constructive.³⁴

Les traductions peuvent être utilisées de façon bien plus « constructive » qu'en tant que excuse pour condamner tel-le ou tel-le autre traducteur ou traductrice, coupable d'avoir commis d'innombrables erreurs, et surtout une : celle de s'être risqué-e à traduire un texte. Le sarcasme de Lefevere nous montre néanmoins à quel point l'erreur et son repérage ont été au centre du discours sur la traduction dès Saint-Jérôme jusqu'aux années 1980, et peut-être encore aujourd'hui. Pourtant, cette notion d'erreur semble avoir graduellement perdu son importance dans la théorie contemporaine.

Licia Taverna s'interroge justement à propos de la possibilité de continuer à utiliser ce concept dans le discours contemporain sur la traduction : « Peut-on encore parler d'erreur après avoir critiqué la notion de fidélité dans la théorie et la pratique de la traduction ? Être infidèle au texte de départ n'équivaut-il pas à dire qu'on a commis une erreur ? Parler d'erreur ne vaut-il pas alors dire qu'on réintroduit de manière subreptice le métalangage désormais obsolète relié au champ sémantique de la fidélité ? ».³⁵ Cette évocation du concept de fidélité (qui a désormais presque abandonné le discours sur la traduction) nous donne la possibilité de revenir au cas des célèbres « belles infidèles » d'une perspective différente, c'est-à-dire pour souligner que la raison pour laquelle ces traducteurs se sentaient libres et parfois même presque obligés de modifier les textes originaux, était en effet qu'ils croyaient réparer des erreurs : erreurs de style, de langue, qui pouvaient être améliorées dans la nouvelle version du texte. En écrivant au sujet de la « transformation » du texte original opérée par Jacques Amyot dans sa traduction de Plutarque, Antoine Berman nous parle surtout de l'« ajout ». Ce processus est parfois « de type explicatif et clarifiant »,³⁶ mais ce qui est plus intéressant est que « Amyot allonge parfois sans raison apparente »,³⁷ ce qui rentrerait à tout droit dans une des catégories d'erreurs identifiées par Gouadec, « l'ajout injustifié ».³⁸ La raison de cet ajout par Amyot est, comme l'explique Berman, que la traduction peut enrichir le texte original :

34 ANDRÉ LEFEVERE, *Mother Courage's Cucumbers : Text, System and Refraction in a Theory of Literature*, in *The Translation Studies Reader*, sous la dir. de LAWRENCE VENUTI, London-New York, Routledge, 2000, pp. 233-249, p. 234.

35 LICIA TAVERNA, *Mallarmé en italien et la « reformulation » de l'erreur : Les processus, les textes, les langues, la culture*, in *Procédures en traduction : Pour une analyse différentielle de l'erreur*, sous la dir. de MICHÈLE LORNET, Torino-Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 95-117, p. 95.

36 ANTOINE BERMAN, *L'accentuation et le principe d'abondance en traduction*, in «Palimpsestes», v (1991), pp. 11-17, p. 12.

37 *Ibidem*.

38 GOUADEC, *Comprendre, évaluer, prévenir : Pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction*, cit., p. 40.

Pour les hommes de la Renaissance, la traduction est source de richesse. Mais la vraie forme de la richesse, pour eux, c'est l'*abondance* [...], c'est la richesse débordante, la richesse qui s'étale, se manifeste, *se montre*. Et la traduction est productrice d'abondance langagière. Pourquoi ? Parce qu'en elle et par elle, la langue s'enrichit doublement. D'abord, en accueillant en son sein une foule de termes, de formes, de « tournures » *d'une autre langue*. Ensuite, et plus subtilement, parce que dans l'effort même de traduire un texte étranger, *la langue traduisante se met à proliférer, à devenir « copieuse »*. Le traducteur, de fait, convoque, rassemble, réquisitionne, réveille tous les possibles de sa langue ; il la « développe » au sens originel du terme, tout en « développant » le texte original.³⁹

Ce qui à nos yeux n'est qu'une erreur de traduction, une transformation et « trahison » évidente et revendiquée du texte, est aux yeux d'un traducteur comme Amyot une amélioration de l'original, qui ne fait que l'enrichir, et réparer certaines de ses erreurs de style. D'ailleurs, ce pouvoir créatif de l'erreur et de la trahison est pour certains à la base de toute production littéraire. Il suffit d'évoquer les concepts de '*misreading*' et de '*misunderstanding*' forgés par Bloom et Escarpit. Si le premier nous dit que : « la poésie commence, toujours, quand quelqu'un qui va devenir poète lit un poème » et que « s'il s'agit de deux poètes forts, avec une véritable différence entre eux, alors la lecture dont nous parlons est nécessairement un *misreading* »,⁴⁰ en dévoilant ainsi les possibilités offertes par toute relecture et réinterprétation d'un texte, Escarpit nous parle de la « trahison créatrice »⁴¹ comme d'une pratique fondamentale pour toute traduction, et finalement aussi pour toute interprétation :

Un lecteur appartenant à un groupe social donné et lisant un livre d'un autre groupe (communauté sociale, nation, période historique) avec des habitudes intellectuelles différentes, des valeurs différentes, des « réflexes conditionnés » différents, des contextes politiques, économiques, techniques, scientifiques différents, est confronté au problème d'extraire une 'substantifique moelle' d'un os particulièrement dur sans avoir les instruments nécessaires pour le fendre et sans même savoir si elle va lui plaire.⁴²

Selon Escarpit, la seule option disponible pour un lecteur ou une lectrice d'apprécier un texte créé dans un contexte très différent serait de « mal interpréter délibérément le livre, c'est-à-dire de l'utiliser d'une manière que l'auteur n'avait jamais rêvé », et, il ajoute que : « c'est une chose que nous faisons tous les jours ». ⁴³ Cette vision du rôle joué par l'interprétation du texte est très proche de celle que Berman voit dans les traductions d'Amyot. Il nous dit en effet que « loin de défigurer l'original, la *copia* traductive institue avec lui un rapport vrai et fécond : accentuant en elle le fondamental, elle assure sa

39 BERMAN, *L'accentuation et le principe d'abondance en traduction*, cit., p. 13.

40 HAROLD BLOOM, *The Necessity of Misreading*, in «The Georgia Review», LV-LVI (2001-2002), pp. 69-87, p. 76.

41 ROBERT ESCARPIT, *Sociologie de la littérature*, Paris, PUF, 1958, p. 126.

42 ROBERT ESCARPIT, '*Creative Treason*' as a Key to Literature, in *Sociology of Literature and Drama: Selected Readings*, sous la dir. d'ELIZABETH BURNS et TOM BURNS, Harmondsworth, Penguin, 1973, pp. 359-367, p. 364.

43 *Ibidem*, p. 354.

survie », ⁴⁴ ce qui le pousse à affirmer que ce processus est la seule manière « de re-créer un original, c'est à dire de donner à la traduction le statut d'une œuvre, sans lequel elle est dépourvue, non seulement de parlance, mais d'autorité propre ». ⁴⁵ L'œuvre devient donc une œuvre à part entière dans une autre langue grâce à ce type de traduction, qui lui restitue une autorité semblable à celle de l'original.

Le 'misunderstanding' et le 'misreading' ne sont donc pas simplement des erreurs de lecture, mais plutôt des incompréhensions créatrices et volontaires. Elles contribuent à la transformation du texte, et à sa diffusion, et donnent lieu à des versions nouvelles du texte, en l'enrichissant par des significations qui n'étaient pas explicitées dans l'original, mais qui y étaient peut-être quand même présentes. Comme l'écrit René Agostini, « une traduction peut dire ou nommer ce qui n'avait pas été dit ou nommé dans le texte-source, tout en y étant fortement présent », et elle peut « 'prolonger les métaphores de l'œuvre', métaphores qui ne sont que la pointe émergée de l'iceberg du non-dit, de l'implicite ». ⁴⁶ La traduction et même l'erreur peuvent effectivement prolonger le texte, et permettre au non-dit d'émerger. C'est pour ces raisons que la théorie de la traduction s'est de plus en plus ouverte dern  ri  ment à un rôle positif de l'erreur, en tant que créatrice de différence, qui permet au texte en traduction de devenir autre chose, tout en conservant son identité. L'erreur redevient ainsi un voyage, une aventure vécue par le texte dans ses continuelles transformations.

3 L'ERREUR DANS LA PRATIQUE DE LA TRADUCTION

Pour analyser l'erreur dans la pratique de la traduction, il faut distinguer plusieurs rôles joués par les erreurs dans ce contexte. Comme Gouadec l'écrit, « l'erreur en traduction est, d'un point de vue générique, une rupture de congruence dans le passage d'un document premier (   traduire, existant, compris, analysé)    un document second (   venir). En d'autres termes, l'erreur est distorsion *injustifiée* d'un message et/ou de ses caractères ». ⁴⁷ Il classe ces distorsions dans quatre catégories différentes : l'omission injustifiée, l'inversion ou la rupture injustifiée, l'ajout injustifié et l'écart injustifié, ⁴⁸ alors que Nord distingue entre erreurs pragmatiques, erreurs linguistiques, erreurs culturelles et erreurs spécifiques aux textes particuliers. ⁴⁹

Une autre différence fondamentale établie par Gouadec est celle entre « erreur *absolue* », qui est « indépendante de tout effet de traduction » et « correspond à toute transgression *injustifiée* des règles de la grammaire culturelle [...], des règles de la grammaire linguistique [...], ou des règles d'usage », et « erreur *relative* », qui est caus  e par « la

44 BERMAN, *L'accentuation et le principe d'abondance en traduction*, cit., p. 15.

45 *Ibidem*, p. 16.

46 RENÉ AGOSTINI, *La traduction n'existe pas, l'intraduisible non plus : Synge, O'Casey, Joyce, Beckett, etc.* Avignon,   ditions Universitaires d'Avignon, 2011, p. 130.

47 GOUADEC, *Comprendre, évaluer, prévenir : Pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction*, cit., p. 38.

48 *Ibidem*, p. 40.

49 CHRISTIANE NORD, *Translating as a Purposeful Activity : Functionalist Approaches Explained*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1997, p. 75.

non-formation ou la non-formation adéquate ou le non-respect, d'un ou de plusieurs déterminants du projet de traduction ».⁵⁰ Dans ce deuxième cas, l'erreur est induite par le « contrat » établi entre le traducteur ou la traductrice et le lecteur ou la lectrice du texte cible, ou mieux par les choix qui produisent des écarts entre les solutions proposées et celles qui auraient permis de respecter le « projet de traduction ». Larose envisage aussi l'erreur comme un écart par rapport au « projet de traduction », plutôt que d'une erreur reconnaissable indépendamment de toute compréhension des intentions du traducteur ou de la traductrice :

L'erreur en traduction est généralement vue comme l'inobservation des règles du projet de traduction, espèce de « cahier des charges » dans lequel s'énoncent les principes et postulats de traduction. C'est à partir du projet de traduction que s'évaluent les écarts par rapport aux lois générales de la communication [...], aux normes linguistiques (et traductionnelles) et aux différentes attentes culturelles à l'égard d'une traduction dans une société à une période donnée. [...] Les écarts, déviations, transgressions, etc., sont à apprécier en fonction du projet de traduction. Ainsi, *l'erreur désignerait l'écart entre les fins visées et les fins réalisées*.⁵¹

Ce type d'erreur n'est évidemment pas toujours facile à identifier, car sa perception change alors que l'on change de perspective sur le rôle que la traduction doit jouer. Comme le confirme Ballard, en effet : « pour un certain nombre de points [...] selon l'option de traduction que l'on aura adoptée, ce qui sera erreur pour les uns sera juste pour les autres ».⁵² Dans ce cas, les erreurs ne seraient pas des fautes relatives à la connaissance d'une langue ou de l'autre, ou bien à la reformulation du texte, mais plutôt des choix de traduction qui causent une transgression de la « norme » que le traducteur ou la traductrice a établie lui-même ou elle-même pour son travail, et donc une « trahison » de la fonction que la traduction devrait couvrir dans le contexte de la culture cible.

De plus, il faut souligner que l'erreur peut même être considérée comme acceptable en traduction. Comme l'écrit Hansen, en effet : « il n'y a pas toujours une relation directe entre le nombre et la gravité de l'erreur, la qualité du texte cible et l'acceptabilité et l'utilisabilité perçues du texte ».⁵³ Cela implique que dans certains cas, tels que les « traductions de textes juridiques ou de contrats commerciaux, les erreurs ne sont pas acceptables », alors que dans le cas d'autres types de textes « une mauvaise qualité globale, impliquant toutes sortes d'erreurs, est acceptée ».⁵⁴ Si ce que Hansen dit est vrai, et qu'il existe bien des situations dans lesquelles les erreurs de traduction n'empêchent d'aucune façon une communication efficace, il faut aussi ajouter que les expressions « er-

50 GOUADEC, *Comprendre, évaluer, prévenir : Pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction*, cit., p. 38.

51 ROBERT LAROSE, *L'erreur en traduction : Par delà le bien et le mal*, in «TTR : Traduction, terminologie, rédaction», II/2 (1989), pp. 7-10, pp. 7-8.

52 MICHEL BALLARD, *À propos de l'erreur en traduction*, in «Revue des lettres et de traduction», V (1999), pp. 51-65, pp. 52-53.

53 GYDE HANSEN, *Translation 'errors'*, in *Handbook of Translation Studies*, sous la dir. d'YVES GAMBIER et LUC VAN DOORSLAER, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 2010, t. I, pp. 385-388, p. 386.

54 *Ibidem*.

reur de droit » et « sauf erreur ou omission »,⁵⁵ contenues dans la définition d'erreur du *Trésor* nous rappellent qu'il faut également prévoir la possibilité de l'erreur dans les textes juridiques et dans les contrats.⁵⁶

Il est également important d'envisager un autre rôle que l'erreur peut jouer en traduction, c'est-à-dire la traduction de toute erreur qui se trouve dans le texte original. S'il a seulement été question jusqu'à présent des erreurs causées par le processus de traduction, il faut aussi avouer que les traducteurs et les traductrices ne sont pas les seules à se tromper. La lecture attentive à laquelle tout texte est soumis pendant la traduction dévoile des détails, des imprécisions, des fautes, des erreurs dont les auteur-es n'ont pas entièrement conscience. Cependant, comme l'écrit Froeliger, la position de la personne qui traduit par rapport aux erreurs dans l'original est loin d'être facile :

Il est en effet rare qu'un traducteur se sente l'égal de ses interlocuteurs : si quelqu'un a tort, c'est obligatoirement lui, si quelque chose cloche dans le texte rendu, c'est encore de sa faute. [...] On observe le même comportement face aux erreurs factuelles figurant dans le texte original : on les identifie, on s'interroge et on les retranscrit avec une fidélité teintée de mauvaise conscience [...] Face à une contradiction entre ce qu'il sait et ce qu'il doit traduire [...] son jugement sera comme suspendu et il pourrait se laisser traduire n'importe quelle idiotie : sacralisation de la fonction d'auteur. Les auteurs des textes de départ sont, eux aussi, faillibles [...].⁵⁷

Comment traduire l'erreur dans ces cas ? Servir l'auteur-e et sa parole, ou bien ce qu'on sait être « vrai » et – très probablement – l'intention de l'auteur-e ? Il serait impossible de proposer une solution unique à ce propos, dans la mesure où les erreurs n'ont pas toutes le même statut. Comme l'écrit Richard Ryan à propos de la traduction technique, « un document traduit entaché d'erreurs factuelles ou discursives met en cause son traducteur. Ce dernier est aussitôt tenu pour responsable d'avoir mal traduit ou mal compris l'original, ou bien d'avoir omis d'alerter son auteur (entreprise parfois délicate) sur une méprise, un oubli ou un illogisme ». ⁵⁸ Il faut évidemment ajouter que si contacter l'auteur-e du texte peut être délicat, cette entreprise peut bien se révéler impossible.

Ryan ajoute que le traducteur « doit veiller à ne pas reporter dans le document d'arrivée les éventuelles erreurs commises par l'auteur », et donne des exemples d'erreurs flagrantes, telles que les fautes d'inattention, parmi lesquelles il mentionne « l'orthographe des noms propres », qui « souffre de l'attraction de graphies homophones, en anglais (“*Wattman” au lieu de “Whatman”, [...] ou en français (“*Mann-Withney” pour “Mann-Whitney” [...]) ». ⁵⁹ Si cela nous semble évident dans le contexte d'une traduction

55 IMBS et QUEMADA, *Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, cit., p. 96.

56 Voir à propos de l'erreur dans le champ juridique : LOUIS DUBOIS, *L'erreur en droit international public*, in « Annuaire français de droit international », IX (1963), pp. 191-227, JACQUES GHESTIN, *La notion d'erreur dans le droit positif actuel*, Paris, L.G.D.J., 2013.

57 NICOLAS FROELIGER, *Les mécanismes de la confiance en traduction – Aspects relationnels*, in « The Journal of Specialised Translation », II (2004), pp. 50-62, p. 53.

58 RICHARD RYAN, *Paratraduction : Les aléas du report*, in « Traduire », CCXXVIII (2013), pp. 49-61, p. 49.

59 *Ibidem*, p. 53.

technique, il faut souligner que ces erreurs ne sont pas limitées aux textes techniques, mais apparaissent aussi dans bien des œuvres littéraires, et que dans ces cas l'autorité de l'auteur-e peut bien se révéler un obstacle à la correction. On peut lire à ce propos la traduction française du manifeste féministe de Margaret Fuller, *Des femmes en Amérique*.⁶⁰ L'auteure cite dans ce texte plusieurs passages d'autres écrivain-es, mais plusieurs de ces citations ne sont pas correctes, présentent des oublis, ou des imprécisions. C'est le cas, par exemple, de : « *Jene himmlische Gestalten* »⁶¹ pour « *und jene himmlischen Gestalten* », dans une citation tirée du *Wilhelm Meister* de Goethe, ou de « *With a placid brow* »⁶² au lieu de « *With the placid brow* », dans la citation de *Liberty : Sequel to the Preceding* de William Wordsworth. En plus, Fuller se trompe en écrivant les noms des auteur-es qu'elle cite, comme c'est par exemple le cas de Mary Wollstonecraft, qui devient « Wolstonecraft »,⁶³ ou de l'archevêque et écrivain François Fénelon, qui perd son accent pour devenir « Fenelon ». ⁶⁴ Que faire de ces erreurs de l'auteure, qui ne sont évidemment que des imprécisions ? Le traducteur français, François Specq, choisit de les corriger, en écrivant les noms dans leurs graphies correctes et en reportant les traductions françaises existantes pour les citations, accompagnées par les versions correctes en note. La traduction devient ainsi une possibilité de corriger des erreurs qui étaient présentes dans l'original.

La traduction d'une autre erreur d'auteur, causée par une autre citation, nous montre pourtant que ce choix n'est pas toujours si évident. Si dans le cas de Fuller, la correction des citations n'affectait pas la relation entre celles-ci et le texte, cela n'est pas toujours le cas. La traductrice italienne Claudia Tarolo a bien décrit ce type de situation en parlant de sa traduction du roman *El Corrector*, de Ricardo Menéndez Salmón.⁶⁵ Le protagoniste du roman est un correcteur d'épreuves qui travaille sur une publication de *Les Démons* de Dostoïevski pendant les attentats du 11 mars 2004 à Madrid.⁶⁶ Le correcteur loue le style de Dostoïevski, en citant un passage du texte où l'auteur brise tout d'un coup une atmosphère onirique, en introduisant une expression beaucoup plus prosaïque, « marchander des chevaux ». Tarolo écrit : « dès l'instant où il lit ce passage, Vladimir ne voit rien d'autre que des chevaux. Des chevaux ruminant des géraniums sur le balcon d'en face, des chevaux de trait dans la cour ; son lit est trempé de sueur de cheval ». ⁶⁷ Cependant, lorsque la traductrice cherche le texte de Dostoïevski traduit en italien pour l'utiliser dans sa traduction, elle ne trouve pas la même image, mais tout simplement une

60 MARGARET FULLER, *Des femmes en Amérique*, trad. par FRANÇOIS SPECQ, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2011.

61 MARGARET FULLER, *The Great Lawsuit : Man versus Men, Woman versus Women*, in *The Norton Anthology of American Literature*, vol. B : 1820-1865, sous la dir. de NINA BAYM et ROBERT S. LEVINE, New York-London, W. W. Norton & Co., 2012, pp. 743-777, p. 760.

62 *Ibidem*, p. 774.

63 *Ibidem*, p. 760.

64 *Ibidem*, p. 771.

65 RICARDO MENÉNDEZ SALMÓN, *El Corrector*, Barcelona, Seix Barral, 2011.

66 Ce personnage, censé corriger les erreurs, ne peut que nous renvoyer à un autre correcteur, le Raimundo Silva de l'*Histoire du siège de Lisbonne* de Saramago, conscient qu'un petit ajout de sa part aurait pu changer à jamais son histoire, ainsi que celle du Portugal.

67 CLAUDIA TAROLO, *Il correttore*, in «La nota del traduttore» (mai 2011), <http://www.lanotadeltraduttore.it/correttore.htm>, par. 2.

« feuille de route », un document et pas un cheval, et c'est bien cela que Dostoïevski avait écrit, comme elle a pu le constater en consultant l'original.

L'image qui a frappé Salmón et son protagoniste n'est donc rien de plus que « le fruit de l'imagination du traducteur espagnol », ⁶⁸ Juan López-Morillas, ⁶⁹ mais il s'agit d'une erreur très fructueuse, car elle a engendré toute une scène dans le roman de Salmón. Que faire dans ce cas ? Corriger l'erreur du traducteur espagnol de Dostoïevski produirait en effet une erreur dans la traduction italienne par rapport au roman espagnol, car il faudrait enlever le passage entier. Le choix de la traductrice est très significatif :

Je me suis inclinée devant l'inspiration du traducteur espagnol Juan López-Morillas pour ne pas perdre une image essentielle dans le roman de Salmón, et j'ai également contaminé la traduction italienne de ce passage des *Démons* avec des « naseaux fumants de cheval », rendant un hommage silencieux à mon collègue de l'autre côté des Pyrénées et à tous les interprètes. Parce que Salmón, en lisant Dostoïevski, lisait aussi son traducteur ; l'image qui lui a coupé le souffle appartenait à Juan López-Morillas.⁷⁰

On voit là non seulement la complexité que comporte l'erreur en traduction, mais aussi les possibilités créatrices de sa présence, et la question devient encore plus épineuse quand il s'agit d'une erreur volontaire. L'écrivaine croate Dragica Rajčić, qui habite à Zurich depuis 1978, a écrit presque la totalité de ses œuvres dans une langue qui se situe entre l'allemand, le suisse allemand et le serbo-croate, en intégrant ses propres erreurs de locutrice non native de l'allemand dans son écriture, en tant que stratégie poétique. Comme le note Marina Skalova, qui a traduit un choix de ses poèmes en français⁷¹ : « l'écriture est criblée de trous ; son rythme est haché, ponctué de discordances. Ce qui apparaît, à première vue, comme des fautes d'orthographe ou de syntaxe se révèle souvent d'une extrême richesse, permettant une ambiguïté créatrice de sens ».⁷² En jouant avec ses erreurs, la poétesse peut en effet véhiculer deux messages différents en même temps, selon la lecture que l'on fait de ses mots transformés. Ces erreurs deviennent ainsi une façon de transformer « un usage de la langue d'habitude décrié, telle une incompétence linguistique propre aux immigrés »⁷³ dans un langage nouveau, qui parle avec la langue de nos métropoles contemporaines.

Le problème pour le traducteur de ces poèmes devient donc de comprendre comment traduire l'erreur sans faire des erreurs. Bien que paradoxal, c'est là l'enjeu de cette traduction : comment restituer l'erreur recherchée, voulue et non accidentelle. Comme nous le dit Skalova :

L'enjeu de la traduction consiste donc à restituer cet effet de cassure. Le premier risque rencontré était celui de la parodie : l'irruption d'un langage fracturé au sein de la langue française peut vite sembler caricaturale. Il ne s'agissait donc

⁶⁸ *ibidem*, par. 5.

⁶⁹ FIODOR DOSTOÏEVSKI, *Los demonios*, trad. par JUAN LÓPEZ-MORILLAS, Madrid, Alianza Editorial, 2011.

⁷⁰ TAROLO, *Il correttore*, cit., par. 6-7.

⁷¹ DRAGICA RAJČIĆ, *Poèmes choisis*, trad. par MARINA SKALOVA, in «Le Courrier» (20 mars 2017), p. 12.

⁷² MARINA SKALOVA, *Note de la traductrice*, inédit 2017.

⁷³ *Ibidem*.

pas de reprendre les fautes d'orthographe de façon mimétique mais d'essayer d'être au plus proche de la façon de parler d'immigrés d'Europe de l'Est en français, par exemple en supprimant des articles. Ainsi, la graphie est surtout orientée par la prononciation orale, et non par les règles orthographiques ou grammaticales.⁷⁴

L'introduction d'erreurs parallèles à celles de Rajčić devient ainsi une façon d'introduire dans la langue française « cet effet de cassure » et en même temps ce jeu avec les possibilités de la langue qui est à la base de l'écriture de la poétesse. Dans *Bosnien 92, 93*, par exemple, Rajčić utilise l'expression : « *geburts ubrkunde* », ⁷⁵ au lieu de '*Geburts Urkunde*' ('certificat de naissance') en ajoutant un 'h' qui nous donne '*Uhr*' ('heure', 'horloge') et inscrit ainsi dans ce mot la menace du temps dans le contexte de la guerre. Skalova traduit cette expression par « heurt de naissance », ⁷⁶ comme elle le précise, « afin d'introduire la violence d'un sens latent, sous une erreur de français apparente ». ⁷⁷ Un autre exemple est celui du mot '*zuwiederhandlung*', forgé par la poétesse dans le poème *Befehl*, dans les vers : « *zuwiederhandlung wird / leben kosten* ». ⁷⁸ Si « *Zuwiederhandlung* » (sans le premier 'e') signifie « infraction », comme le dit Skalova, « le fait d'écrire '*wieder*' (encore, à nouveau) suggère également l'idée de répétition, celle d'une guerre absurde, incessante ». ⁷⁹ Le choix de la traductrice est donc de traduire par « un fraction », ⁸⁰ qui « donne l'impression d'avoir été rédigé en urgence, gribouillé sur un coin de table, avant de quitter la maison précipitamment », ⁸¹ mais qui restitue aussi l'idée de temps présente dans le néologisme de la poétesse.

Suivre les erreurs créatrices de Rajčić ne signifie pas les reproduire, mais plutôt les réinventer, et les adapter aux erreurs que les locuteurs et locutrices de serbo-croate feraient en français, plutôt qu'en allemand. Reproduire la langue fautive de Rajčić devient ainsi une expérience de contact intime avec les faiblesses et les possibilités de toute langue. Les résultats sont des textes qui essaient de restituer aux lecteurs et aux lectrices le sens de confusion initiale des lecteurs ou lectrices de langue allemande face à ces poèmes, mais aussi la familiarité qui se produit après, une fois qu'on se rend compte que cette langue n'est pas incorrecte, mais qu'elle est au contraire bien proche (et beaucoup plus proche de toute langue standard) de celle qu'on entend tous les jours dans nos villes, qu'elles soient suisses, françaises ou croates.

La présence de l'erreur dans la pratique de la traduction est donc finalement due à plusieurs raisons : elle y est parfois à cause du traducteur, certes, mais aussi à cause de son auteur-e, qu'elle soit volontaire ou non. Et surtout : sa présence est finalement due à la nature même de toute langue et de toute écriture, et elle ne vient pas toujours pour nuire : elle peut au contraire contribuer au processus de création, avec ses résultats inédits et imprévisibles.

74 *Ibidem*.

75 DRAGICA RAJČIĆ, *Post Bellum*, Zurich, Edition 8, 2000, p. 7.

76 RAJČIĆ, *Poèmes choisis*, cit.

77 SKALOVA, *Note de la traductrice*, cit.

78 RAJČIĆ, *Post Bellum*, cit., p. 15.

79 SKALOVA, *Note de la traductrice*, cit.

80 RAJČIĆ, *Poèmes choisis*, cit.

81 SKALOVA, *Note de la traductrice*, cit.

4 L'ERREUR DANS LA DIDACTIQUE DE LA TRADUCTION

Pour discuter de la notion d'erreur dans la didactique de la traduction, il faut partir d'une distinction entre 'faute' et 'erreur' qui est à la base du pouvoir positif de l'erreur comme instrument pédagogique. Comme l'écrit Collombat :

Il existe une différence fondamentale entre la faute et l'erreur. La faute, qui peut être due à un élément contingent (négligence passagère, distraction, fatigue, etc.), est considérée comme relevant de la responsabilité de l'apprenant, qui aurait dû l'éviter. L'enseignant l'évalue a posteriori pour la sanctionner. L'erreur, quant à elle, revêt un caractère systématique et récurrent : elle est un « symptôme » de la manière dont l'apprenant affronte un type d'obstacle donné. L'enseignant lui applique un traitement a priori pour la prévenir, traitement basé sur le relevé et l'explication des erreurs antérieures de même nature.⁸²

La théorie de la traduction va de plus en plus vers l'erreur, pour comprendre les raisons qui l'ont générée plutôt que pour « condamner » le traducteur ou la traductrice qui l'a commise, et elle s'ouvre donc à une compréhension différente de l'erreur et de ses causes, comme je le soulignais auparavant. De plus, depuis désormais une vingtaine d'années, les pédagogues « prônent la réhabilitation de l'erreur » dans la direction d'une « conception constructiviste », où « l'erreur est un indice précieux permettant à l'enseignant de comprendre le processus d'apprentissage de l'apprenant et de repérer les difficultés de ce dernier »,⁸³ et où les erreurs sont considérées comme des « symptômes intéressants d'obstacles auxquels la pensée des élèves est affrontée ».⁸⁴

Cela produit souvent une situation paradoxale dans l'enseignement : si les théories qui nous forment et que nous enseignons à nos étudiant-es nous poussent dans la direction de cette ouverture, en même temps, il faut bien les évaluer à la fin du cours, ce qui se fait très souvent dans la pratique par un compte des fautes commises dans leurs examens de thème et version. Comme le dit Yves Reuter, « il est difficile de parler d'évaluation sans nommer l'erreur, qui, par son omniprésence dans le discours professoral, justifie la première. Quoi de plus évident que les erreurs des élèves ? Quoi de plus nécessaire que leur sanction ? ».⁸⁵ Pour aller au-delà de ce paradoxe, il faudrait donc prévoir une méthode qui nous permette de « travailler sur/avec l'erreur »⁸⁶ et des épreuves qui ne se focalisent pas (ou au moins pas exclusivement) sur l'erreur, mais sur ce que les étudiant-es nous restituent en plus (plutôt qu'en moins) par rapport au texte original ou par rapport à ce qu'on s'attendait. Collombat parle d'« évaluation positive », c'est-à-dire d'une méthode d'évaluation qui « s'intéresse à la part de succès de la traduction et non à la part d'échec » et qui « vise à mettre en exergue les cas où les apprenants ont su éviter les pièges de la traduction et appliquer les procédés de traduction adéquats »,⁸⁷ plutôt que d'utiliser une

82 ISABELLE COLLOMBAT, *La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction*, in «The Journal of Specialised Translation», XII (2009), pp. 37-54, pp. 45-46.

83 *Ibidem*, p. 47.

84 JEAN-PIERRE ASTOLFI, *L'erreur, un outil pour enseigner*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, 2015, p. 15.

85 REUTER, *Pour une autre pratique de l'erreur*, cit., p. 117.

86 *Ibidem*.

87 COLLOMBAT, *La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction*, cit., pp. 38-39.

« notation négative », qui part de la considération de l'étudiant-e « comme une lacune à combler », ⁸⁸ comme l'écrit Reuter.

Comme la recherche en pédagogie l'a largement démontré, « la peur de commettre une faute peut être source d'angoisse et de stress pour l'apprenant, ce qui peut contribuer à créer un climat peu propice à l'apprentissage », ⁸⁹ et cela non seulement pour les apprenant-e, mais aussi pour l'enseignant-e, atteint-e de « syndrome de l'encre rouge ». ⁹⁰ C'est pour cette raison que les pédagogues se sont attachés à élaborer des méthodes qui libèrent l'apprenant-e de cette angoisse, ce qui a révélé qu'il y a plusieurs façons de confronter les étudiant-es à l'erreur sans les engager directement dans la responsabilité de cette erreur. Une manière d'exposer les apprenant-es à l'erreur est de leur demander d'analyser les travaux d'autres traducteurs ou traductrices. Daniel Gile conseille une « sensibilisation » à la faute de ce type :

Il s'agit essentiellement de la création de situations où les étudiants deviennent eux-mêmes lecteurs, réviseurs ou utilisateurs d'une traduction et se sensibilisent donc à tous ces défauts sans être eux-mêmes en position défensive. À ces fins, la meilleure méthode nous semble être la présentation en classe d'un appareil inconnu des étudiants avec un mode d'emploi mal traduit. La maladresse de style, les fautes de langue, les erreurs terminologiques et le manque de clarté du texte dans son ensemble suscitent inévitablement des réactions spontanées en classe. ⁹¹

Si l'exemple de l'appareil au mode d'emploi impossible à lire rend très bien l'idée d'un type d'analyse qui pousse à la résolution commune de l'erreur, une autre méthode intéressante pour pousser les apprenant-es à collaborer passe à travers l'auto-révision et la révision entre pairs. Dans ces deux cas aussi, la « position défensive » disparaît, au moins en grande partie, et on peut se confronter à l'erreur en tant qu'outil simplement pédagogique et non plus en tant que source d'évaluation. Gile parle à ce propos d'« explication », en invitant les apprenant-es à « préciser par écrit, en annexe à chaque exercice de traduction, les problèmes auxquels ils se sont heurtés », et à « préciser dans quelles sources ils ont trouvé chacun des termes qu'ils emploient en langue d'arrivée ». Selon Gile, « ces deux stratégies, complétées par des discussions en classe, permettent en général de faire des diagnostics assez précis sur les origines de la plupart des erreurs et maladresses ». ⁹²

L'explication, qui peut prendre la forme d'un « compte rendu », ⁹³ peut en effet offrir une opportunité que les traducteurs et les traductrices ont très rarement : celle d'expliquer leurs choix, et aussi d'expliquer les raisons pour lesquelles ils et elles n'ont pas fait d'autre choix, et ce commentaire pourrait en effet arriver à rendre justifiable ce qui aurait pu sembler une erreur, sans aucune explication. Les traducteurs et traductrices sont toujours obligés de choisir et, parfois, ne font pas le meilleur choix. Le vrai problème

88 REUTER, *Pour une autre pratique de l'erreur*, cit., p. 118.

89 COLLOMBAT, *La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction*, cit., p. 38.

90 ASTOLFI, *L'erreur, un outil pour enseigner*, cit., p. 11.

91 DANIEL GILE, *Les fautes de traduction : Une analyse pédagogique*, in « Meta », XXXVII/2 (1992), pp. 251-262, p. 261.

92 *Ibidem*, p. 260.

93 Voir à ce propos : DANIEL GILE, *La traduction : La comprendre, l'apprendre*, Paris, PUF, 2004.

de la traduction ce n'est pas l'erreur, mais plutôt la présomption de son infaillibilité ; si on leur donnait la possibilité d'expliquer les raisons de leurs choix, et de restituer aussi avec la traduction la discussion des possibilités alternatives, notre perception des erreurs serait sans aucun doute différente. En plus, comme l'écrit Collombat :

Dans le cadre d'une approche orientée sur le processus, la traduction commentée par l'étudiant est une formule extrêmement fructueuse car elle permet de reconstituer le raisonnement qu'aura suivi l'apprenant pour aboutir au résultat choisi. C'est en effet en offrant à l'étudiant la possibilité d'exposer les difficultés de traduction rencontrées, d'expliquer le raisonnement suivi pour aider celui-ci à acquérir une méthode opérationnelle de résolution de problèmes et, le cas échéant, à renforcer certaines connaissances dont le défaut peut le conduire à produire un raisonnement biaisé ou fondé sur des prémisses erronées.⁹⁴

Une discussion du compte rendu avec l'enseignant-e peut aider l'apprenant-e à établir un dialogue où il ou elle est considéré-e « comme un être réfléchissant »,⁹⁵ responsable de ses choix et capable de les défendre, mais en même temps aussi d'en comprendre les défauts. Ce dialogue peut aussi être établi de façon graduelle, en passant par un échange avec les pairs, grâce à un travail de groupe. Inviter les apprenant-es à travailler ensemble en se révisant l'un l'autre, et en tenant trace de ces révisions au cours du processus de traduction, peut donner lieu à un échange très productif, qui leur permet de découvrir leurs propres erreurs à travers les autres, et de les accepter comme partie intégrante et fondamentale d'un processus commun. Cet échange s'élargit avec la discussion en classe, dont parlait Gile, qui devient le moment où l'enseignant-e peut guider l'auto-révision et la révision entre pairs, en montrant les directions à suivre et celles à éviter. Une deuxième discussion a ensuite lieu pendant l'épreuve orale, où l'enseignant-e et l'apprenant-e se retrouvent ensemble pour discuter de la proposition de traduction, ce qui produit un moment d'échange et de collaboration.

Tout cela présuppose que l'enseignant-e soit ouvert-e à une vision de la correction non pas en tant que mesure de la distance entre les traductions proposées par l'apprenant-e et une traduction que l'on présume être « idéale », mais plutôt en tant que réelle discussion des possibilités offertes par la créativité des apprenant-es et par le degré d'impensé et d'imprévisibilité que tout travail collaboratif implique. En plus, comme l'écrit Reuter, « analyser les erreurs avec les élèves permet de prendre conscience que celles-ci ne se structurent pas forcément selon les cadres de la pensée des enseignants ou les typologies des théoriciens »,⁹⁶ et nous permet donc de développer des instruments pédagogiques que l'on n'aurait pas pu prévoir auparavant.

Il faut souligner que même dans les approches les plus ouvertes à l'utilisation de l'erreur en tant qu'outil d'apprentissage, il y a une tendance à considérer l'erreur comme une phase, comme un manque qui sera ensuite comblé à travers l'enseignement, qui amènera à une connaissance plus profonde de la langue, et par conséquent à une amélioration

94 COLLOMBAT, *La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction*, cit., p. 43.

95 REUTER, *Pour une autre pratique de l'erreur*, cit., p. 123.

96 *Ibidem*.

des compétences en traduction. Pourtant, l'erreur n'est pas réservée aux mauvais apprenant-es ou aux débutant-es. En effet, comme l'écrivent Chiahou, Izquierdo et Lestang, « on considère que c'est en se trompant que l'apprenant avance dans ses apprentissages ; certains chercheurs considèrent même l'erreur comme un signe du savoir-faire discursif de l'apprenant (gestion des situations de communication, signe de la créativité du sujet) ». ⁹⁷ Parmi ces chercheurs, il faut citer Jean-Pierre Astolfi, qui nous dit que dans cette perspective il peut bien arriver que « ce qu'on appelle erreur ne soit qu'apparence et cache en réalité un progrès en cours d'obtention ». ⁹⁸ Une étude de Candace Séguinot peut nous montrer cela de façon encore plus évidente. Elle écrit : « les résultats préliminaires basés sur les tests effectués auprès des meilleurs étudiants en traduction montrent qu'ils commencent en fait à commettre des erreurs pendant leur parcours qu'ils ne commettaient pas au départ ». ⁹⁹ Ce qui est intéressant est la raison pour laquelle ces erreurs se développent : « cette augmentation des erreurs de base se produit lorsqu'il y a des améliorations dans d'autres domaines, en particulier lorsque le vocabulaire devient plus complexe et plus précis et que les élèves prêtent davantage attention au style ». ¹⁰⁰ La conclusion qu'en tire Séguinot est fondamentale pour notre parcours d'étude de l'erreur en traduction :

En conclusion, il y a des erreurs qui sont associées aux niveaux de compétence, des erreurs qui surviennent parce qu'un traducteur ne comprend pas la langue source ou ne manipule pas assez bien la langue cible, etc. Mais il y a aussi des erreurs qui sont normales dans l'apprentissage de la traduction. Ces erreurs peuvent nous aider à comprendre ce qui se passe lorsque la traduction ne fonctionne pas et, grâce à notre compréhension de ces écarts, la nature même des processus de traduction. ¹⁰¹

L'erreur n'est donc pas à stigmatiser, non seulement parce que cela pourrait avoir des conséquences importantes sur la motivation des étudiant-es, mais aussi parce qu'elle est inévitable, et qu'elle pourrait s'avérer un signal positif dans le parcours d'apprentissage de l'étudiant-e. Tout cela ne signifie clairement pas qu'il faut se « résigner » à l'erreur, ou qu'il n'y a pas d'erreurs, et que tout est juste. Cela signifie plutôt que pour une approche de la didactique de la traduction la plus complète et efficace possible, il faut étudier l'erreur dans toute sa complexité, et apprendre à le comprendre en profondeur, plutôt que de l'envisager comme un signe d'échec. L'erreur accompagnera les traducteurs et les traductrices toute leur vie ; il vaut donc mieux leur apprendre à la gérer plutôt qu'à l'éviter, ce qui ne sera pas toujours possible.

⁹⁷ ELKOURIA CHIAHOU, ELSA IZQUIERDO et MARIA LESTANG, *Le traitement de l'erreur et la notion de progression dans l'enseignement/apprentissage des langues*, in « Recherche et pratiques pédagogiques en langue de spécialité », xxviii/3 (2009), pp. 55-67, <https://journals.openedition.org/apliut/105>, par. 10.

⁹⁸ ASTOLFI, *L'erreur, un outil pour enseigner*, cit., pp. 22-23.

⁹⁹ CANDACE SÉGUINOT, *Understanding Why Translators Make Mistakes*, in « TTR : Traduction, terminologie, rédaction », II/2 (1989), pp. 73-81, p. 79.

¹⁰⁰ *Ibidem*.

¹⁰¹ *Ibidem*, p. 80.

5 CONCLUSION : ENTRE ERREUR ET ERRANCE

S'il est vrai que la notion d'erreur en traduction est « omniprésente dans les arrières-pensées du traducteur (réviseur ?), du pédagogue (didacticien ?) et du chercheur (cogniticien ?) », ¹⁰² il est fondamental d'éviter que cette notion ne cause que des problèmes, ainsi que le sentiment d'être constamment inadéquat-es. Cette insécurité ne peut que produire des mauvais résultats dans l'apprentissage, tout comme dans la pratique de la traduction. ¹⁰³ Comprendre l'erreur, suivre le parcours de l'erreur, devrait plutôt devenir un parcours de découverte, un « voyage » pour en revenir au sens premier du mot, à l'intérieur de nos langues et de notre connaissance de ces dernières.

La vraie faute des études consacrées à l'erreur en traduction est le fait que l'on considère presque toujours l'erreur comme une faute extirpable, comme un défaut humain, alors que l'on sait bien que les machines de traduction automatique ne laissent pas meilleure impression que leurs « collègues » humains, et que les erreurs ne disparaissent jamais complètement. On ne répétera jamais assez les paroles de Georges Mounin : « tous les arguments contre la traduction se résument en un seul : elle n'est pas l'original ». ¹⁰⁴ L'erreur n'est donc pas à repérer dans la traduction, mais dans notre tentative de ne lire que l'original dans la traduction, ce qui limite nos horizons de deux façons différentes mais également dramatiques. D'un côté, cela nous pousse à lire la traduction pour ce qu'elle n'est pas et ce qu'elle ne sera jamais, et donc à ne voir que ses défauts par rapport à l'original ; de l'autre, cela ne nous permet pas de voir ce que la traduction (en tant que produit *et* en tant que processus) est, ce qu'elle nous a donné en plus par rapport à la version originale.

Le mot « version » recèle une perspective intéressante pour le processus de traduction : version nous arrive du latin *versus*, et indique « au propre, action de tourner », du verbe latin *vertere*, « tourner ». ¹⁰⁵ Il suffirait donc de « tourner » la page pour lire le texte dans une nouvelle version, dans une nouvelle langue. Comme si la traduction était déjà inscrite dans le texte original, mais de l'autre côté de la page, ou bien, sur l'un des autres côtés de la page. Pas forcément sur le côté opposé, parce que l'action de tourner n'implique pas forcément l'existence de deux côtés seulement, mais elle nous permet d'envisager une structure plus complexe. Cette image du texte construite par l'original *avec* ses autres versions en d'autres langues, peut mieux nous aider à comprendre la pluralité et le dynamisme que la traduction peut offrir à tout texte.

C'est pour tout cela que j'ai remplacé dans mon titre la maxime italienne trop répandue « *traduttore traditore* » par « *errore creatore* ». Il me semble que cette dernière expression représente beaucoup mieux le rôle qu'a joué la traduction, en dépit de toutes ses erreurs. La définition du verbe *errare* dans le *Dictionnaire* de Littré se termine en citant

¹⁰² GOUADEC, *Comprendre, évaluer, prévenir : Pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction*, cit., p. 35.

¹⁰³ Voir à ce propos : FROELIGER, *Les mécanismes de la confiance en traduction – Aspects relationnels*, cit., REUTER, *Pour une autre pratique de l'erreur*, cit., COLLOMBAT, *La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction*, cit.

¹⁰⁴ GEORGES MOUNIN, *Les belles infidèles : Étude sur la traduction*, Paris, Cahiers du Sud, 1955, p. 7.

¹⁰⁵ LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, cit., t. VII, pp. 1662-1663.

une précision apportée par Diez dans son *Etymologisches Wörterbuch* : « le chevalier errant était, d'après Diez, non pas le chevalier qui erre, mais le chevalier qui voyage de pays en pays ».¹⁰⁶ Le mot 'errant' n'est donc pas le mot qui erre, ni le mot erroné, mais le mot qui voyage de pays en pays, de langue en langue, et qui, apporté par le traducteur comme par un chevalier errant de la littérature et de la culture, permet la création et la diffusion de nouvelles réalités. À quoi bon, alors, essayer d'arrêter ce qui ne peut l'être, comme toute erreur et toute errance ?

¹⁰⁶ *Ibidem*, t. III, p. 1001. Diez écrit : « Erre *altfr.* (*f*) *reise, weg, errer reisen, auch handeln, sich benehmen* (mes-errer *übel handeln*), *daher* chevalier errant *fahrender (nicht 'irrender')* ritter » (FRIEDRICH DIEZ, *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*, Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, 1969, p. 573).

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- AGOSTINI, RENÉ, *La traduction n'existe pas, l'intraduisible non plus : Synge, O'Casey, Joyce, Beckett, etc.* Avignon, Éditions Universitaires d'Avignon, 2011. (Citato a p. 413.)
- ASPERTI, STEFANO, *Il testo dell'« Appendix Probi III »*, in *L'« Appendix Probi » : Nuove ricerche*, sous la dir. de FRANCESCO LO MONACO et PIERA MOLINELLI, Firenze, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2007, pp. 41-63. (Citato a p. 408.)
- ASTOLFI, JEAN-PIERRE, *L'erreur, un outil pour enseigner*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, 2015. (Citato alle pp. 419, 420, 422.)
- BACHELARD, GASTON, *La formation de l'esprit scientifique : Contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2004. (Citato a p. 407.)
- BALLARD, MICHEL, *À propos de l'erreur en traduction*, in «Revue des lettres et de traduction», v (1999), pp. 51-65. (Citato a p. 414.)
- BERMAN, ANTOINE, *L'accentuation et le principe d'abondance en traduction*, in «Palimpsestes», v (1991), pp. 11-17. (Citato alle pp. 411-413.)
- BLOOM, HAROLD, *The Necessity of Misreading*, in «The Georgia Review», LV-LVI (2001-2002), pp. 69-87. (Citato a p. 412.)
- BRUNI, LEONARDO, *De interpretatione recta*, trad. par CHARLES LE BLANC, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2008. (Citato a p. 410.)
- CAYROU, GASTON, *Le français classique : Lexique de la langue du XVIIe siècle*, Paris, Didier, 1948. (Citato a p. 406.)
- CHIAHOU, ELKOURIA, ELSA IZQUIERDO et MARIA LESTANG, *Le traitement de l'erreur et la notion de progression dans l'enseignement/apprentissage des langues*, in «Recherche et pratiques pédagogiques en langue de spécialité», xxviii/3 (2009), pp. 55-67, <https://journals.openedition.org/apliut/105>. (Citato a p. 422.)
- COLLOMBAT, ISABELLE, *La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction*, in «The Journal of Specialised Translation», xii (2009), pp. 37-54. (Citato alle pp. 419-421, 423.)
- DEL POPOLO, CONCETTO, *Errore linguistico*, in *Dizionario di linguistica e di filologia, metrica, retorica*, sous la dir. de GIAN LUIGI BECCARIA, Torino, Einaudi, 2004, pp. 293-297. (Citato alle pp. 407-409.)
- DELISLE, JEAN, HANNELORE LEE-JAHNKE et MONIQUE C. CORMIER (éd.), *Terminologie de la traduction*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1999. (Citato a p. 406.)
- DIEZ, FRIEDRICH, *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*, Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, 1969. (Citato a p. 424.)
- DOSTOËVSKI, FIODOR, *Los demonios*, trad. par JUAN LÓPEZ-MORILLAS, Madrid, Alianza Editorial, 2011. (Citato a p. 417.)
- DUBOIS, JEAN et RENÉ LAGANE, *Dictionnaire de la langue française classique*, Paris, Librairie Belin, 1960. (Citato a p. 406.)
- DUBOIS, LOUIS, *L'erreur en droit international public*, in «Annuaire français de droit international», ix (1963), pp. 191-227. (Citato a p. 415.)

- DUCHESNE, ALAIN et THIERRY LEGUAY, *Dictionnaire des sens cachés : La surprise*, Paris, Larousse, 1999. (Citato a p. 407.)
- ESCARPIT, ROBERT, 'Creative Treason' as a Key to Literature, in *Sociology of Literature and Drama : Selected Readings*, sous la dir. d'ELIZABETH BURNS et TOM BURNS, Harmondsworth, Penguin, 1973, pp. 359-367. (Citato a p. 412.)
- *Sociologie de la littérature*, Paris, PUF, 1958. (Citato a p. 412.)
- FROELIGER, NICOLAS, *Les mécanismes de la confiance en traduction – Aspects relationnels*, in «The Journal of Specialised Translation», II (2004), pp. 50-62. (Citato alle pp. 415, 423.)
- FULLER, MARGARET, *Des femmes en Amérique*, trad. par FRANÇOIS SPECQ, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2011. (Citato a p. 416.)
- *The Great Lawsuit : Man versus Men, Woman versus Women*, in *The Norton Anthology of American Literature*, vol. B : 1820-1865, sous la dir. de NINA BAYM et ROBERT S. LEVINE, New York-London, W. W. Norton & Co., 2012, pp. 743-777. (Citato a p. 416.)
- GHESTIN, JACQUES, *La notion d'erreur dans le droit positif actuel*, Paris, L.G.D.J., 2013. (Citato a p. 415.)
- GILE, DANIEL, *La traduction : La comprendre, l'apprendre*, Paris, PUF, 2004. (Citato a p. 420.)
- *Les fautes de traduction : Une analyse pédagogique*, in «Meta», xxxvii/2 (1992), pp. 251-262. (Citato a p. 420.)
- GODEFROY, FRÉDÉRIC, *Lexique de l'ancien français*, Paris-Leipzig, Welter, 1901. (Citato a p. 406.)
- GOUADEC, DANIEL, *Comprendre, évaluer, prévenir : Pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction*, in «TTR : Traduction, terminologie, rédaction», II/2 (1989), pp. 35-54. (Citato alle pp. 405, 411, 413, 414, 423.)
- GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE, ROBERT, *Dictionnaire d'ancien français : Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Larousse, 1947. (Citato a p. 406.)
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN et TERESA MARIA KEANE, *Dictionnaire du moyen français : La Renaissance*, Paris, Larousse, 1992. (Citato alle pp. 406, 407.)
- HANSEN, GYDE, *Translation 'errors'*, in *Handbook of Translation Studies*, sous la dir. d'YVES GAMBIER et LUC VAN DOORSLAER, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 2010, t. I, pp. 385-388. (Citato a p. 414.)
- IMBS, PAUL et BERNARD QUEMADA (éd.), *Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, 16 t., Paris, Éditions du CNRS, 1971-1994. (Citato alle pp. 405, 407, 415.)
- LAROSE, ROBERT, *L'erreur en traduction : Par delà le bien et le mal*, in «TTR : Traduction, terminologie, rédaction», II/2 (1989), pp. 7-10. (Citato a p. 414.)
- LEFEVERE, ANDRÉ, *Mother Courage's Cucumbers : Text, System and Refraction in a Theory of Literature*, in *The Translation Studies Reader*, sous la dir. de LAWRENCE VENUTI, London-New York, Routledge, 2000, pp. 233-249. (Citato a p. 411.)
- LITTRÉ, ÉMILE, *Dictionnaire de la langue française*, 7 t., Paris, Gallimard-Hachette, 1958-1959. (Citato alle pp. 406, 407, 423.)

- MANCINI, MARCO, « *Appendix Probi* » : *Correzioni ortografiche o linguistiche ?*, in *L'« Appendix Probi » : Nuove ricerche*, sous la dir. de FRANCESCO LO MONACO et PIERA MOLINELLI, Firenze, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2007, pp. 65-94. (Citato a p. 408.)
- MOUNIN, GEORGES, *Les belles infidèles : Étude sur la traduction*, Paris, Cahiers du Sud, 1955. (Citato a p. 423.)
- NORD, CHRISTIANE, *Translating as a Purposeful Activity : Functionalist Approaches Explained*, Manchester, St. Jerome Publishing, 1997. (Citato a p. 413.)
- RAJČIĆ, DRAGICA, *Poèmes choisis*, trad. par MARINA SKALOVA, in «Le Courrier» (20 mars 2017), p. 12. (Citato alle pp. 417, 418.)
- *Post Bellum*, Zurich, Edition 8, 2000. (Citato a p. 418.)
- REUTER, YVES, *Pour une autre pratique de l'erreur*, in «Pratiques», XLIV (1984), pp. 117-126. (Citato alle pp. 407, 419-421, 423.)
- REY, ALAN (éd.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010. (Citato a p. 407.)
- ROBERT, PAUL, *Le Grand Robert de la langue française : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 9 t., 2^e édition entièrement revue et enrichie par Alain Rey, Paris, Le Robert, 1992. (Citato a p. 406.)
- RYAN, RICHARD, *Paratraduction : Les aléas du report*, in «Traduire», CCXXVIII (2013), pp. 49-61. (Citato a p. 415.)
- SAINTE JÉRÔME, *Epistula LVII : Ad Pammachium de optimo genere interpretandi*, in *Œuvres de Saint Jérôme*, sous la dir. de MARTIN LOUIS-AIMÉ, trad. par BENOÎT MATOUGUES, Paris, Auguste Desrez, 1838, pp. 131-140. (Citato alle pp. 409, 410.)
- SALMÓN, RICARDO MENÉNDEZ, *El Corrector*, Barcelona, Seix Barral, 2011. (Citato a p. 416.)
- SÉGUINOT, CANDACE, *Understanding Why Translators Make Mistakes*, in «TTR : Traduction, terminologie, rédaction», 11/2 (1989), pp. 73-81. (Citato a p. 422.)
- SKALOVA, MARINA, *Note de la traductrice*, inédit 2017. (Citato alle pp. 417, 418.)
- TAROLO, CLAUDIA, *Il correttore*, in «La nota del traduttore» (mai 2011), <http://www.lanotadeltraduttore.it/correttore.htm>. (Citato alle pp. 416, 417.)
- TAVERNA, LICIA, *Mallarmé en italien et la « reformulation » de l'erreur : Les processus, les textes, les langues, la culture*, in *Procédures en traduction : Pour une analyse différentielle de l'erreur*, sous la dir. de MICHÈLE LORGNET, Torino-Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 95-117. (Citato a p. 411.)
- VILLA, CLAUDIA, *Introduzione*, in *L'« Appendix Probi » : Nuove ricerche*, sous la dir. de FRANCESCO LO MONACO et PIERA MOLINELLI, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2007, pp. IX-XII. (Citato a p. 408.)

PAROLE CHIAVE

Théorie de la traduction ; pratique de la traduction ; didactique de la traduction ; erreur ; approche constructiviste.

NOTIZIE DELL'AUTORE

Giuseppe Sofò est enseignant-chercheur de Langue et traduction française à l'Université Ca' Foscari de Venise. Docteur avec label européen à Avignon Université e La Sapienza, il a enseigné auprès d'universités en Italie, en France et aux États-Unis. Ses travaux de recherche portent sur la traduction et la réécriture, et il a été boursier de l'Université Franco-Italienne et du DAAD en Allemagne. Il a publié une œuvre consacrée à réécriture et traduction, *I sensi del testo : Scrittura, riscrittura e traduzione* (Novalogos, 2018), et codirigé une œuvre collective sur la traduction, *Sulla traduzione : Itinerari fra lingue, letterature e culture* (Solfanelli, 2015) et un numéro de revue consacré au *Genre de la traduction* (« de genere » 5, 2019).

giuseppe.sofò@unive.it

COME CITARE QUESTO ARTICOLO

GIUSEPPE SOFO, Errore creatore. *La notion d'erreur dans la théorie, la pratique et la didactique de la traduction*, in «Ticontre. Teoria Testo Traduzione», XII (2019), pp. 405–428.

L'articolo è reperibile al sito <http://www.ticontre.org>.



INFORMATIVA SUL COPYRIGHT

La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Sommario – Ticontre. Teoria Testo Traduzione – XII (2019)

“EL SUEÑO DE LA NADA”

(A VALENTE EN LOS NOVENTA AÑOS DE SU NACIMIENTO)

a cura di Pietro Taravacci, Julio Pérez Ugena, Jordi Doce

	v
<i>Introducción</i>	vii
ANTONIO PRETE, <i>In dialogo con la poesia di José Ángel Valente</i>	I
ARMANDO LÓPEZ CASTRO, <i>José Ángel Valente: nueve poemas</i>	7
EVA VALCÁRCEL, <i>Valente y lo incomprensible. Fragmentos de una lectura a tientas</i>	25
ÁNGEL LUIS PRIETO DE PAULA, « <i>Maquiavelo en San Casciano</i> » de José Ángel Valente: <i>los artefactos de una retórica al revés</i>	41
PAUL CAHILL, <i>Un reino de ceniza al alcance del viento: José Ángel Valente y la división del canto (1961-1982)</i>	57
CARLOS PEINADO ELLIOT, <i>Descenso órfico y batalla discursiva en Palais de Justice, de José Ángel Valente</i>	79
STEFANO PRADEL, <i>Máscaras del desamor: nota a Palais de Justice</i>	107
MARGARITA GARCÍA CANDEIRA, <i>Ceniza y forma. Huellas de Góngora en la poesía de José Ángel Valente</i>	119
ADRIAN VALENCIANO, <i>Gottfried Benn y José Ángel Valente: fragmentos traducidos de Das späte ich en el poema xvii (el yo tardío) de Treinta y siete fragmentos</i>	147
JOSÉ LUIS GÓMEZ TORÉ, <i>María Zambrano y José Ángel Valente: la santidad del entendimiento</i>	173
SAGGI	195
FAUSTO CIOMPI, <i>S.T. Coleridge: eros demoniaco e processo iracundo. Per l'interpretazione tipologica di Christabel</i>	197
EMILIO MARI, <i>Masse e pseudo-folklore di villeggiatura (da fonti pietroburchesi di fine XIX-inizio XX sec.)</i>	229
FEDERICA D'ASCENZO, <i>Le Figaro d'Edmond de Goncourt. Défense et illustration d'un théâtre fin de siècle</i>	247
GENNARO SCHIANO, <i>Prima della fine. Immagini di città e memoria in Alberti e Semprún</i>	265
ANITA FRISON, <i>Sul sincretismo in Andrej Belyj: il pamphlet Una dimora nel regno delle tenebre</i>	285
DAVIDE SAVIO, <i>Italo Calvino tra saggismo e “silenzio” della narrativa. Il caso della Nota al Castello dei destini incrociati (1973)</i>	309
CLAUDIA CROCCO, <i>La poesia in prosa nel modernismo italiano</i>	325
FILIPPO PENNACCHIO, <i>Strategie dell'onniscienza nel romanzo italiano contemporaneo</i>	367
GIACOMO RACCIS, « <i>Il lavoro è ovunque</i> »: <i>forme del racconto e forme del potere nella narrativa di Giorgio Falco</i>	389

TEORIA E PRATICA DELLA TRADUZIONE	403
GIUSEPPE SOFO, <i>Errore creatore. La notion d'erreur dans la théorie, la pratique et la didactique de la traduction</i>	405
MADDALENA LA ROSA, <i>Dall'erudizione al gusto : Cesarotti professore e la traduzione dal greco</i>	429
PAULINE JACCON, « <i>a strange new kind of / inbetween</i> » : <i>Anne Carson et l'impulsion créative en traduction</i>	449
REPRINTS	469
ADALGISA MINGATI, <i>Il contributo di Michail Aleksandrovič Petrovskij (1887-1937) allo studio della forma novellistica</i>	471
MICHAIL ALEKSANDROVIČ PETROVSKIJ, <i>La morfologia del Colpo di pistola di Puškin</i> (a cura di Adalgisa Mingati)	493

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO 12 - 2019

con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento


<http://www.ticontre.org>

Registrazione presso il Tribunale di Trento n. 14 dell'11 luglio 2013
Direttore responsabile: PIETRO TARAVACCI
ISSN 2284-4473

Le proposte di pubblicazione per le sezioni *Saggi e Teoria e pratica della traduzione* e per le sezione monografiche possono pervenire secondo le modalità e le scadenze reperibili nei relativi *call for contribution*, pubblicate a cadenza semestrale. I *Reprints* sono curati direttamente dalla Redazione. I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

Si invitano gli autori a predisporre le proposte secondo le norme redazionali ed editoriali previste dalla redazione; tali norme sono consultabili a [questa](#) pagina web e in appendice al numero VII (2017) della rivista.

Informativa sul copyright

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.